

# La scène d'exposition

## Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*

### ACTE PREMIER

*Le théâtre représente une rue de Séville,  
où toutes les croisées sont grillées.*

#### *Scène I*

LE COMTE *seul, en grand manteau brun et chapeau rabattu.  
Il tire sa montre en se promenant.*

Le jour est moins avancé que je ne croyais. L'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe ; il vaut mieux arriver trop tôt que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la cour pouvait me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé, il me prendrait pour un Espagnol du temps d'Isabelle. — Pourquoi non ? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais quoi ! suivre une femme à Séville, quand Madrid et la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles ? — Et c'est cela même que je fuis ! Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même ! et si je pouvais m'assurer sous ce déguisement... Au diable l'importun !

#### *Scène II*

FIGARO, le COMTE, *caché.*

*Figaro, une guitare sur le dos  
attachée en bandoulière avec un large ruban ;  
il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main.*

Bannissons le chagrin,  
Il nous consume :  
Sans le feu du bon vin  
Qui nous rallume,  
Réduit à languir,  
L'homme, sans plaisir  
Vivrait comme un sot,  
Et mourrait bientôt...

Jusque-là ceci ne va pas mal, hein, hein !

...Et mourrait bientôt.  
Le vin et la paresse  
Se disputent mon cœur...

Eh non ! ils ne se le disputent pas, ils y règnent paisiblement ensemble...  
Se partagent... mon cœur...

Dit-on se partagent ?... Eh ! mon Dieu ! nos faiseurs d'opéras-comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. (*Il chante.*)

Le vin et la paresse  
Se partagent mon cœur...

Je voudrais finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée.

(*Il met un genou en terre et écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur.  
Si l'une a ma tendresse...  
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc ! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition, une antithèse :

Si l'une... est ma maîtresse,  
L'autre...

Eh ! parbleu ! j'y suis...

L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro !... (*Il écrit en chantant.*)

Le vin et la paresse  
Se partagent mon cœur :  
Si l'une est ma maîtresse,  
L'autre est mon serviteur,  
L'autre est mon serviteur,  
L'autre est mon serviteur.

Hein, hein, quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis... (*Il aperçoit le comte.*) J'ai vu cet abbé-là quelque part. (*Il se relève.*)

LE COMTE, *à part.*

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO

Eh ! non, ce n'est pas un abbé ! Cet air altier et noble...

LE COMTE

Cette tournure grotesque...

FIGARO

Je ne me trompe point ; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO

C'est lui-même, monseigneur.

## SOPHOCLE, *Œdipe Roi* (V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)

*Œdipe, devenu roi de Thèbes après avoir résolu l'énigme du sphinx, cherche à découvrir les raisons qui ont poussé Apollon à envoyer la peste sur la ville. Son enquête l'amène à découvrir la vérité de son histoire et de son destin : lui qui n'a jamais connu ses parents, il apprend qu'en vérité il a tué son père, et que la femme qu'il a épousée, Jocaste, est en vérité sa mère. Il est donc coupable d'inceste et de parricide.*

*L'oracle qui, longtemps avant, avait annoncé ce double crime à Jocaste, avait poussé la jeune mère à faire tuer Œdipe à sa naissance. Mais le serviteur chargé d'accomplir cette tâche, saisi de pitié, avait préféré confier l'enfant à un habitant de Corinthe, sans rien en dire à personne.*

*A la fin de la pièce, Œdipe interroge le serviteur et découvre la vérité.*

LE CORINTHIEN : Et maintenant, dis-moi. En ce temps-là, te souviens-tu de m'avoir remis un enfant, afin que je l'éleve comme s'il était mien ?

LE SERVITEUR : Que dis-tu ? Où veux-tu en venir ?

LE CORINTHIEN : Le voilà, mon ami, cet enfant d'autrefois !

LE SERVITEUR, *levant son bâton* : Malheur à toi ! Veux-tu te taire !

ŒDIPE : Eh là, vieux, pas de coups ! Ce sont bien tes propos qui méritent des coups, beaucoup plus que les siens.

LE SERVITEUR : Mais quelle est donc ma faute, ô le meilleur des maîtres ?

ŒDIPE : Tu ne nous as rien dit de l'enfant dont il parle

LE SERVITEUR : Il parle sans savoir, il s'agite pour rien.

ŒDIPE : Si tu ne veux pas parler de bon gré, tu parleras de force et il t'en cuira.

LE SERVITEUR : Ah ! Je t'en supplie, par les dieux, ne maltraite pas un vieillard.

ŒDIPE : Vite, qu'on lui attache les mains dans le dos !

LE SERVITEUR : Hélas, pourquoi donc ? Que veux-tu savoir ?

ŒDIPE : C'est toi qui lui remis l'enfant dont il nous parle ?

LE SERVITEUR : C'est moi. J'aurais bien dû mourir le même jour.

ŒDIPE : Refuse de parler, et c'est ce qui t'attend.

LE SERVITEUR : Si je parle, ma mort est bien plus sûre encore.

ŒDIPE : Cet homme m'a tout l'air de chercher des délais.

LE SERVITEUR : Non, je l'ai dit déjà : c'est moi qui le remis.

ŒDIPE : De qui le tenais-tu ? De toi-même ou d'un autre ?

LE SERVITEUR : Il n'était pas à moi. Je le tenais d'un autre.

ŒDIPE : De qui ? De quel foyer de Thèbes sortait-il ?

LE SERVITEUR : Non, maître, au nom des dieux, n'en demande pas plus.

ŒDIPE : Tu es mort, si je dois répéter ma demande.

LE SERVITEUR : Il était né chez Laïos.

ŒDIPE : Esclave ?... Ou parent du roi ?

LE SERVITEUR : Hélas ! J'en suis au plus cruel à dire.

ŒDIPE : Et pour moi à entendre. Pourtant je l'entendrai.

LE SERVITEUR : Il passait pour son fils...Mais ta femme, au palais, peut bien mieux que personne te dire ce qui est.

ŒDIPE : C'est elle qui te l'avais remis ?

LE SERVITEUR : C'est elle, seigneur.

ŒDIPE : Dans quel intention ?

LE SERVITEUR : Pour que je le tue.

ŒDIPE : Une mère !... La pauvre femme !

LE SERVITEUR : Elle avait peur d'un oracle des dieux.

ŒDIPE : Qu'annonçait-il ?

LE SERVITEUR : Qu'un jour, prétendait-on, il tuerait ses parents.

ŒDIPE : Mais pourquoi l'avoir, toi, remis à ce vieillard ?

LE SERVITEUR : J'eus pitié de lui, maître. Je crus, moi, qu'il l'emporterait au pays d'où il arrivait. Il t'a sauvé la vie, mais pour les pires maux ! Si tu es vraiment celui dont il parle, sache que tu es né marqué par le malheur.

ŒDIPE : Hélas, hélas ! Ainsi tout à la fin serait vrai ! Ah ! Lumière du jour, que je te voie ici pour la dernière fois<sup>1</sup>, puisque aujourd'hui, je me révèle le fils de qui je ne devais pas naître, l'époux de qui je ne devais pas l'être, le meurtrier de qui je ne devais pas tuer !

*(il se rue dans le palais)*

---

## QUESTIONS et PISTES pour aborder le texte

D'abord, clarifiez bien le rôle de chacun des trois personnages. Lisez si besoin un résumé de la pièce, le mythe d'Oedipe est relativement complexe.

A quel genre d'échange théâtral a-t-on affaire ? Qualifiez-en le rythme, le ton. Identifiez le rôle des personnages : qui interroge ? Qui répond ?

Comment qualifier l'attitude d'Oedipe face à la révélation qu'il attend ? Cherche-t-il à l'éluder, à la précipiter ? Et quelle est l'attitude des autres personnages ?

La situation tragique est ici ramenée à sa cause (le parricide et l'inceste) ; mais peut-on parler de faute ? Et pourquoi ?

---

<sup>1</sup> Lumière du jour, que je te voie ici pour la dernière fois : cette phrase a un double sens : ne plus voir la lumière du jour signifie mourir. On s'attend à ce qu'Oedipe meure. Mais au lieu de se tuer, il va se crever les yeux, ne supportant plus de voir la vérité

## Wajdi MOUAWAD, *Le Sang des promesses 2, Incendies*, p.126-128

*Avant de mourir, Nawal, femme d'origine libanaise, remet à ses deux enfants Jannaane (Jeanne) et Sarwan (Simon) deux lettres, respectivement adressées à leur père, qu'ils n'ont jamais connu, et à leur frère aîné, dont ils ignoraient jusque là l'existence. Après avoir longuement enquêté sur leur passé, les deux enfants découvrent la terrible vérité que cachent ces deux lettres : le père et le frère en question se révèlent n'être qu'une seule et même personne, un enfant perdu dès son plus jeune âge par Nawal et devenu le tortionnaire et le violeur de sa propre mère, et finalement le père de Jeanne et Simon.*

*Nous sommes à la fin de la pièce : ayant découvert la vérité de leur passé, les deux enfants remettent les deux lettres à leur père et frère Nihad, qu'ils ont retrouvé : c'est à son tour de découvrir la vérité : la femme qu'il a torturée était sa propre mère.*

### 36. Lettre au père

*Jeanne donne l'enveloppe à Nihad. Nihad ouvre l'enveloppe à Nihad. Nihad ouvre l'enveloppe. Nawal (65 ans) lit<sup>1</sup>.*

NAWAL. Je vous écrit en tremblant.  
Les mots, je les voudrais enfoncés dans votre cœur de bourreau.  
J'appuie sur mon crayon et j'y inscris chaque lettre.  
En ayant en mémoire les noms de tous ceux qui ont expiré sous vos mains<sup>2</sup>.  
Ma lettre ne vous étonnera pas.  
Elle n'est là que pour vous dire voilà :  
Votre fille et votre fils sont en face de vous.  
Les enfants que nous avons eus ensemble sont devant vous.  
Que leur direz-vous ? Leur chanterez-vous une chanson ?  
Ils savent qui vous êtes.  
Jannaane et Sarwane.  
Tous deux fils et fille du bourreau et nés de l'horreur.  
Regardez-les.  
La lettre vous a été remise par votre fille.  
A travers elle, je veux vous dire que vous êtes encore vivant.  
Bientôt vous vous taisez.  
Je le sais. Le silence est pour tous devant la vérité.  
La femme qui chanté<sup>3</sup>.  
Pute n°72  
Cellule n°7  
A la prison de Kfar Rayat.

*Nihad finit la lecture de la lettre. Il regarde Jeanne et Simon. Il déchire la lettre.*

### 37. Lettre au fils

*Simon donne son enveloppe à Nihad, qui l'ouvre.*

NAWAL. Je t'ai cherché partout.  
Là-bas, ici, n'importe où.  
Je t'ai cherché sous la pluie,  
Je t'ai cherché au soleil  
Au fond des bois  
Au creux des vallées  
En haut des montagnes  
Dans les villes les plus sombres  
Dans les rues les plus sombres  
Je t'ai cherché au sud  
Au nord,  
A l'est,  
A l'ouest,  
Je t'ai cherché en creusant sous la terre pour y enterrer mes amis morts,  
Je t'ai cherché en regardant le ciel,  
Je t'ai cherché au milieu des nuées d'oiseaux  
Car tu étais un oiseau.  
Et qu'y a-t-il de plus beau qu'une oiseau,  
Qu'un oiseau plein d'une inflation solaire ?  
Qu'y a-t-il de plus seul qu'un oiseau,  
Qu'un oiseau seul au milieu des tempêtes  
Portant aux confins du jour son étrange destin ?  
A l'instant, tu étais l'horreur.  
A l'instant tu es devenu le bonheur.  
Horreur et bonheur.  
Le silence dans ma gorge.  
Tu doutes ?  
Laisse-moi te dire.  
Tu t'es levé  
Et tu as sorti ce petit nez de clown<sup>4</sup>  
Et ma mémoire a explosé,  
Ne tremble pas.  
Ne prends pas froid.

Ce sont des mots anciens qui viennent du plus loin de  
mes souvenirs.  
Des mots que je t'ai si souvent murmurés.  
Dans ma cellule,  
Je te racontais ton père.  
Je te racontais ton visage,  
Je te racontais ma promesse faite au jour de ta naissance.  
Quoi qu'il arrive je t'aimerai toujours,  
Quoi qu'il arrive je t'aimerai toujours  
Sans savoir qu'au même instant, nous étions toi et moi  
dans notre défaite  
Puisque je te haïssais de toute mon âme.  
Mais là où il y a de l'amour, il ne peut y avoir de haine.  
Et pour préserver l'amour, aveuglément j'ai choisi de me  
taire.  
Une louve défend toujours ses petits.  
Tu as devant toi Jeanne et Simon.  
Tous deux tes frère et sœur  
Et puisque tu es né de l'amour,  
Ils sont frère et sœur de l'amour.  
Écoute  
Cette lettre je l'écris à la fraîcheur du soir.  
Elle t'apprendra que la femme qui chante était ta mère  
Peut-être que toi aussi te tairas-tu.  
Alors sois patient.  
Je parle au fils, car je ne parle pas au bourreau.  
Sois patient.  
Au-delà du silence,  
Il y a le bonheur d'être ensemble.  
Rien n'est plus beau que d'être ensemble.  
Rien n'est plus beau que d'être ensemble.  
Car telles étaient les dernières paroles de ton père.  
Ta mère.

*Nihad finit de lire la lettre. Il se lève. [...]*

#### NOTES

(1) *Nawal (65 ans) lit* : c'est Nihad qui lit la lettre, mais c'est la voix de Nawal que l'on entend

(2) *expiré sous vos mains* : Nihad est devenu gardien de la prison de Kfar Rayat, où il a torturé de nombreux prisonniers – dont sa mère.

(3) *la femme qui chante* : Nawal, en prison, chantait tous les jours dans sa cellule, ce qui lui a valu ce surnom

(4) *tu as sorti ce petit nez de clown* : c'est le signe au moyen duquel Nawal a reconnu que son tortionnaire et violeur n'était autre que son fils perdu.

---

#### *QUESTIONS et PISTES pour préparer le commentaire*

- Prêtez attention à l'emploi du tutoiement et du vouvoiement dans le texte
- Prêtez attention au ton des deux lettres, à leurs différences de registres
- Prêtez attention aux parallèles qu'il y a entre les deux lettres, et aux oppositions qu'on y trouve. Prêtez attention à l'effet « diptyque » (diptyque : tableau en deux volets qui se répondent l'un l'autre, tableau en miroir)
- Quel effet peut produire le fait que l'on entende la voix de Nawal, et non pas (seulement?) celle de Nihad ? Comment peut-on rendre cet effet sur scène ?
- Dans la seconde lettre, relevez tous les expressions, les mots, les traits d'une parole maternelle. Quel est l'effet produit ?
- Quelques mots-clés à questionner : origine, rapport passé-présent, résignation, silence
- En quoi peut-on dire que l'on a affaire à une scène tragique ?

Texte d'accompagnement pour la lecture *d'En attendant Godot*

**Blaise Pascal, *Pensées* (1670)**

« *Divertissement.* »

Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achète une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville. Et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir. Etc.

Mais quand j'ai pensé de plus près et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective et qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu'on se figure, où l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde. Et cependant, qu'on s'en imagine accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher. S'il est sans divertissement et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point. Il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver et enfin de la mort et des maladies, qui sont inévitables. De sorte que s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu ou dans le lièvre qu'on court, on n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition qu'on recherche ni les dangers de la guerre ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit.

## Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, (1882),

traduction Patrick Wotling, §125, Edition Flammarion, 1992, p 161.

### *La mort de Dieu*

N'avez-vous pas entendu parler de ce dément qui, dans la clarté de midi alluma une lanterne, se précipita au marché et cria sans discontinuer : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » – Étant donné qu'il y avait justement là beaucoup de ceux qui ne croient pas en Dieu, il déchaîna un énorme éclat de rire. S'est-il donc perdu ? disait l'un. S'est-il égaré comme un enfant ? disait l'autre. Ou bien s'est-il caché ? A-t-il peur de nous ? S'est-il embarqué ? A-t-il émigré ? - ainsi criaient-ils en riant dans une grande pagaille. Le dément se précipita au milieu d'eux et les transperça du regard. « Ou est passé Dieu ? » lança-t-il, je vais vous le dire ! Nous l'avons tué, - vous et moi ! Nous sommes tous ses assassins ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment pûmes-nous boire la mer jusqu'à la dernière goutte ? Qui nous donna l'éponge pour faire disparaître tout l'horizon ? Que fîmes-nous en détachant la terre de son soleil ? Où l'emporte sa course désormais ? Où nous emporte notre course ? Loin de tous les soleils ? Ne nous abîmons-nous pas dans une course permanente ? Et ce en arrière, de côté, en avant, de tous les côtés ? Est-il encore un haut et un bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? L'espace vide ne répand-il pas son souffle sur nous ? Ne s'est-il pas mis à faire plus froid ? **La nuit ne tombe-t-elle pas continuellement, et toujours plus de nuit ?** Ne faut-il pas allumer des lanternes à midi ? N'entendons-nous rien encore du bruit des fossoyeurs qui ensevelissent Dieu ? Ne sentons-nous rien encore de la décomposition divine ? - Les Dieux aussi se décomposent ! **Dieu est mort !** Dieu demeure mort ! Et nous l'avons tué ! Comment nous consolons-nous, nous assassins entre les assassins ?

[...] Le dément se tut alors et considéra de nouveau ses auditeurs : eux aussi se taisaient et le regardaient déconcertés. Il jeta enfin sa lanterne à terre : elle se brisa et s'éteignit. « Je viens trop tôt, dit-il alors, ce n'est pas encore mon heure.. cet événement formidable est encore en route et voyage, – il n'est pas encore arrivé jusqu'aux oreilles des hommes. La foudre et le tonnerre ont besoin de temps, la lumière des astres a besoin de temps, les actes ont besoin de temps, même après qu'ils ont été accomplis, pour être vus et entendus. Cet acte est encore plus éloigné d'eux que les plus éloignés des astres,- et pourtant ce sont eux qui l'ont accompli. »- On raconte encore que ce même jour, le dément aurait fait irruption dans différentes églises et y aurait entonné son Requiem aeternam deo. Expulsé et interrogé, il se serait contenté de rétorquer constamment ceci : « Que sont donc encore ces églises si ce ne sont pas les caveaux et les tombeaux de Dieu ? »-

## La parabole du Fils prodigue

Il dit encore : « Un homme avait deux fils, dont le plus jeune dit à son père : *Mon père, donne-moi la part du bien qui me doit échoir.* Ainsi, le père leur partagea son bien. Et peu de temps après, ce plus jeune fils ayant tout amassé, s'en alla dehors dans un pays éloigné, et il y dissipa son bien en vivant dans la débauche. Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine en ce pays-là ; et il commença à être dans l'indigence. Alors il s'en alla, et se mit au service d'un des habitants de ce pays-là, qui l'envoya dans ses possessions pour paître les pourceaux. Et il eût bien voulu se rassasier des carouges que les pourceaux mangeaient ; mais personne ne lui en donnait. Étant donc rentré en lui-même, il dit : *Combien y a-t-il de gens aux gages de mon père, qui ont du pain en abondance ; et moi je meurs de faim ! Je me lèverai, et m'en irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes domestiques.* Il partit donc, et vint vers son père. Et comme il était encore loin, son père le vit, et fut touché de compassion ; et courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa. Et son fils lui dit : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.* Mais le père dit à ses serviteurs : *Apportez la plus belle robe et l'en revêtez ; et mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds ; et amenez un veau gras et le tuez ; mangeons et réjouissons-nous ; parce que mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, mais il est retrouvé.*

Et ils commencèrent à se réjouir. Cependant son fils aîné, qui était à la campagne, revint ; et comme il approchait de la maison, il entendit les chants et les danses. Et il appela un des serviteurs, à qui il demanda ce que c'était. Et le serviteur lui dit : *Ton frère est de retour et ton père a tué un veau gras, parce qu'il l'a recouvert en bonne santé.* Mais il se mit en colère, et ne voulut point entrer. Son père donc sortit, et le pria d'entrer. Mais il répondit à son père : *Voici, il y a tant d'années que je te sers, sans avoir jamais contrevenu à ton commandement, et tu ne m'as jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis. Mais quand ton fils que voici, qui a mangé tout son bien avec des femmes débauchées, est revenu, tu as fait tuer un veau gras pour lui.* Et son père lui dit : *Mon fils, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi. Mais il fallait bien faire un festin et se réjouir, parce que ton frère que voilà, était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé.* »

Évangile selon Saint Luc, 15



## L'héroïsme : TEXTE COMPLÉMENTAIRE

### Un extrait d'épopée grecque : **Homère**, *L'Illiade*, chant XVI, la « pluie de sang »

*Sarpédon, héros troyen favori de Zeus, affronte le héros Grec Patrocle, et doit mourir dans ce combat : Zeus veut s'y opposer, le soustraire à la mort, mais son épouse Héra l'en dissuade.*

1 Il [Sarpédon] parla ainsi, et il sauta avec ses armes, de son char, sur la terre. Et Patrocle le vit et sauta de son char. De même que deux vautours aux becs recourbés et aux serres aiguës, sur une roche escarpée luttent avec de grands cris, de même ils se ruèrent l'un sur l'autre avec des clameurs. Et le fils du subtil Cronos<sup>1</sup> les ayant vus,  
5 fut rempli de compassion, et il dit à Héra, sa sœur et son épouse :

- Hélas ! voici que la destinée de Sarpédon qui m'est très-cher parmi les hommes, est d'être tué par Patrocle fils de Ménœtios, et mon cœur hésitant délibère dans ma poitrine si je le transporterai vivant du combat lamentable au milieu du riche peuple de Lycie, ou si je le dompterai par les mains du fils de Ménœtios.

10 Et la vénérable Héra aux yeux de bœuf lui répondit :

- Redoutable Cronide<sup>2</sup>, quelle parole as-tu dite ? Tu veux affranchir de la triste mort un homme mortel depuis longtemps voué au destin ? Fais-le, mais nous tous, les Dieux, nous ne t'approuverons pas. Je te dirai ceci, et retiens-le dans ton esprit : Si tu envoies Sarpédon vivant dans ses demeures, songe que désormais chacun des Dieux  
15 voudra aussi sauver un fils bien-aimé de la rude mêlée. Il y a, en effet, beaucoup de fils des Dieux qui combattent autour de la grande ville de Priam<sup>3</sup>, de ces Dieux que tu auras irrités. Si Sarpédon t'est cher et que ton cœur le plaigne, laisse-le tomber dans la rude mêlée sous les mains de Patrocle fils de Ménœtios ; mais dès qu'il aura rendu l'âme et la vie, envoie Thanatos et le doux Hypnos<sup>4</sup> afin qu'ils le transportent chez le peuple de  
20 la grande Lycie. Ses parents et ses concitoyens l'enseveliront, et ils lui élèveront un tombeau et une colonne ; car c'est là l'honneur des morts.

Elle parla ainsi, et le Père des hommes et des Dieux consentit. Et il versa sur la terre une pluie de sang, afin d'honorer son fils bien-aimé que Patrocle devait tuer dans la fertile plaine de Troie, loin de sa patrie.

#### Notes

1 « fils du subtil Cronos » : Zeus

2 « Cronide » : fils de Cronos, Zeus

3 « la grande ville de Priam » : Troie, ville dont Priam est le roi ; c'est dans la plaine de Troie qu'ont lieu les combats.

4 *Thanatos* : la Mort ; *Hypnos* : le Sommeil, ici personnifiés, comme des divinités

hîmes nos barbelés, à travers lesquels les premiers blessés se traînaient déjà vers l'arrière.

Je regardai à droite et à gauche. La ligne de partage de deux peuples offrait un singulier spectacle. Dans les trous de marmite, devant la tranchée ennemie, que fouissait à chaque moment la tourmente de feu, sur un front qui se prolongeait à perte de vue, massés par compagnies, les bataillons de choc attendaient. A la vue de ces masses accumulées, la percée me parut chose faite. Mais trouverions-nous en nous la force de disperser les réserves adverses, de les isoler pour les détruire? J'en avais la conviction! Le combat final, l'ultime assaut semblait venu. Ici, le destin de peuples entiers était jeté dans la balance; il s'agissait de l'avenir du monde. J'avais, bien que par la seule intuition, conscience de la gravité de l'heure, et je crois que chacun sentit à ce moment-là fondre tout ce qui en lui était personnel, et que la crainte sortit de lui.

L'atmosphère était étrange, brûlante d'une extrême tension. Des officiers, tout debout, se lançaient nerveusement des plaisanteries. Nous échangeons des signaux fraternels. Je vis Solemacher au milieu de son petit état-major, en manteau, comme un chasseur qui attend la battue par un jour frais, une pipe demi-longue au fourneau vert dans la main. Souvent, une mine lourde tombait trop court, soulevant un geyser haut comme un clocher, et arrosait de terre les hommes attentifs, sans qu'un seul courbat seulement la tête. Le tonnerre du combat était devenu si terrible que personne n'avait plus l'esprit clair. Il avait une puissance étouffante, qui ne laissait plus de place dans le cœur pour l'angoisse. La mort avait perdu ses épouvantes, la volonté de vivre s'était reportée

sur un être plus grand que nous, et cela nous rendait tous aveugles et indifférents à notre sort personnel.

Trois minutes avant l'assaut, mon ordonnance, le fidèle Vinke, agita dans ma direction une gourde pleine. J'y bus une profonde gorgée. C'était comme si j'avais avalé de l'eau. Il ne manquait plus que le cigare des offensives. Le souffle étégnit par trois fois l'allumette.

La fureur montait maintenant comme un orage. Des milliers d'hommes avaient déjà dû tomber. On en avait la sensation : les brouillards rouges étaient traversés de souffles spectraux. Le feu avait beau se poursuivre : il semblait retomber, comme s'il perdait sa force.

Le *no man's land* grouillait d'assaillants qui, soit isolément, soit par petits paquets, soit en masses compactes, marchaient vers le rideau embrasé. Ils ne couraient pas, ni ne se planquaient quand les immenses panaches s'élevaient au milieu d'eux. Pesamment, mais irrésistiblement, ils marchaient vers la ligne ennemie. Il semblait qu'ils eussent cessé d'être vulnérables.

Le grand moment était venu. Le barrage roulant s'approchait des premières tranchées. Nous nous mimés en marche.

Parmi les masses qui s'étaient levées, on se trouvait pourtant solitaire; les formations s'étaient mélangées. J'avais perdu les miens des yeux; ils s'étaient fondus comme une vague dans le ressac. Seuls, Vinke et un engagé pour un an, nommé Haake, étaient à côté de moi. Ma main

1. *Einjähriger*. Dans l'Allemagne d'avant 1914, les jeunes gens pourvus d'un certificat de fréquentation d'un établissement secondaire ou du diplôme de bachelier pouvaient ne faire qu'un an de service, à condition de s'armer et de s'équiper à leurs frais, et de devancer l'appel.

**Anti-héros modernes face à l'Histoire : TEXTE COMPLÉMENTAIRE n°1**  
**Stendhal, *La Chartreuse de Parme* (1841), chap.3 : Fabrice à Waterloo**

*Fabrice del Dongo, jeune aristocrate italien de 17 ans, a grandi dans la tourmente napoléonienne et s'est pris d'admiration pour l'Empereur. Dans un élan passionné et romantique, au début du roman, il quitte l'Italie et parvient à se mêler à l'armée impériale, dans l'espoir de rencontrer son héros... Il assiste ainsi à la bataille de Waterloo.*

1        Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

5        - Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour  
10        que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

      - Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il  
15        vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

      - Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?  
20        - Pardi, c'est le maréchal !  
      - Quel maréchal ?  
      - Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà ! où as-tu servi jusqu'ici ?

      Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.  
25

**QUESTIONS pour préparer la lecture :**

1/ Recherche : qui est le maréchal Ney ?

2/ Quels points communs peut-on faire entre le Frédéric de Flaubert et le Fabrice de Stendhal ?

3/ Comment l'un et l'autre prennent-ils part à l'événement historique auquel chacun assiste (Fabrice : Waterloo, en 1815 ; Frédéric : la Révolution de 1848) ?

4/ Quel est le ton d'ensemble du passage ?

**Anti-héros modernes face à l'Histoire : TEXTE COMPLÉMENTAIRE n°2**  
**Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932) : la guerre de 1914**

*Ferdinand Bardamu, le « héros » du premier grand roman de Céline – inspiré de sa propre histoire – s'engage dans la guerre de 1914, sur un coup de tête vaguement enthousiaste. Très vite il comprend qu'il n'a rien à faire là : il déteste viscéralement la guerre et l'héroïsme qui la porte.*

Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? pensais-je. Et avec quel effroi !... Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux ? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre, comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique.

On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy ? Qui aurait pu prévoir avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? À présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu... Ça venait des profondeurs et c'était arrivé. [...]

Donc pas d'erreur ? Ce qu'on faisait à se tirer dessus, comme ça, sans même se voir, n'était pas défendu ! Cela faisait partie des choses qu'on peut faire sans mériter une bonne engueulade. C'était même reconnu, encouragé sans doute par les gens sérieux, comme le tirage au sort, les fiançailles, la chasse à courre !... Rien à dire. Je venais de découvrir d'un coup la guerre tout entière. J'étais dépuclé. Faut être à peu près seul devant elle comme je l'étais à ce moment-là pour bien la voir la vache, en face et de profil. On venait d'allumer la guerre entre nous et ceux d'en face, et à présent ça brûlait ! Comme le courant entre les deux charbons, dans la lampe à arc. Et il n'était pas près de s'éteindre le charbon ! On y passerait tous, le colonel comme les autres, tout mariole qu'il semblait être et sa carne ne ferait pas plus de rôti que la mienne quand le courant d'en face lui passerait entre les deux épaules.

Il y a bien des façons d'être condamné à mort ! combien n'aurais-je pas donné à ce moment-là pour être en prison au lieu d'être ici, moi crétin ! Pour avoir, par exemple, quand c'était si facile, prévoyant, volé quelque chose, quelque part, quand il en était temps encore. On ne pense à rien ! De la prison, on en sort vivant, pas de la guerre. Tout le reste, c'est des mots.

**Questions pour préparer la lecture :**

- 1/ Quelle vision de l'héroïsme est ici donné par le personnage ? Quel type de comportement défend-il, en opposition à l'héroïsme ?
- 2/ Commentez l'image du « dépuclage » qui revient deux fois dans l'extrait.
- 3/ À quel autre texte parlant de la 1GM pouvez-vous comparer cet extrait ?